

...Lexique des termes musicaux...

Flatterzunge : Technique propre à la flûte qui consiste à attaquer une note et à la faire vibrer en prononçant la consonne *r*, ce qui produit une sorte de trémolo. C'est le compositeur Richard Strauss qui fut le premier à l'introduire dans l'orchestre.

Flautando : Technique des instruments à cordes qui consiste à faire jouer l'archet sur la touche afin de produire un son proche de celui de la flûte.

Flebile : Mot italien qui signifie *plaintif*.

Flûte traversière : Instrument à vent très ancien consistant en un tuyau que l'instrumentiste tient de côté. On souffle dans l'embouchure située à une extrémité. Il en existe de toutes tailles depuis l'Antiquité. La flûte européenne prit sa forme définitive au XIXe siècle. Elle mesure environ 67 cm et est fabriquée avec divers métaux ; les plus belles sont faites en argent ou même en or. Varèse a écrit pour une flûte fabriquée en platine une pièce qu'il a appelée « Densité 21,5 » à cause de la densité de ce métal. Des clefs permettent d'assurer une justesse plus grande. Dans la famille des flûtes, il existe aussi le piccolo et la flûte en sol.

Flûte à bec : Petite flûte en bois que l'instrumentiste tient droit devant lui. Elle ne possède que huit trous et a donc un registre plus restreint. Cet instrument fut très en vogue au Moyen-Âge et pendant la Renaissance. Au XXe siècle, quelques compositeurs se sont à nouveau intéressés à cet instrument. Il en existe cinq membres dans cette famille : le soprano, le soprano, l'alto, le ténor et la basse (respectivement de plus aigu au plus grave).

Flûte de Pan : Instrument à vent comprenant plusieurs tuyaux attachés ensemble et faisant entendre la gamme diatonique. Toutes les cultures ont produit des flûtes de ce type, de la Chine à l'Amérique du Sud et de l'Antiquité grecque au Moyen-Âge européen. La flûte aux trente-trois tuyaux du Pérou est la plus grande que l'on connaisse.

Folgend : Expression allemande signifiant qu'il faut jouer les pièces les unes à la suite des autres.

Folia : Mot espagnol qui désignait à l'origine, une danse à 3 temps, rapide et mouvementée. Petit à petit, quelques compositeurs, entre autres Corelli, ont utilisé ce terme pour nommer certaines de leurs pièces.

...

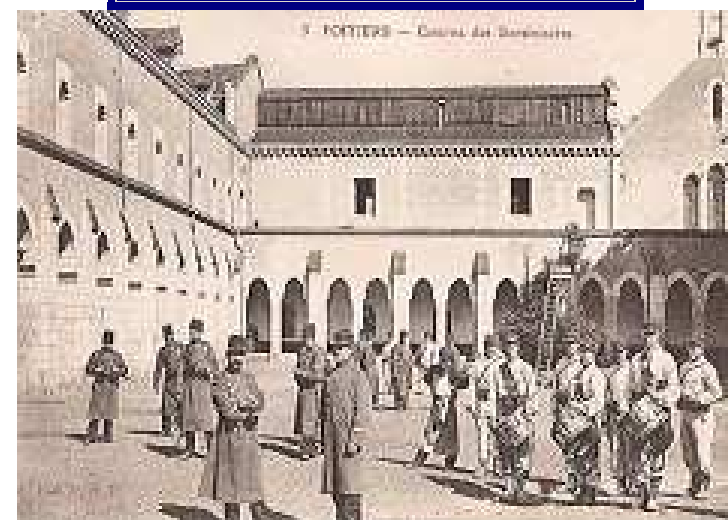
...Éphéméride du bicentenaire...

- 1er juillet 1811 : Napoléon part en vacances en Thaïlande avec sa famille en classe économique sur Easy Jet.
- 31 juillet 1811 : Il revient dans son H.L.M. (Habitation La Malmaison)
- 6 août 1811 : Les Cortes insurrectionnelles reconnaissent l'abolition du système seigneurial. Les privilèges, droits seigneuriaux et redevances dues au clergé sont abolis.
- 28 août 1811 : Les mauvaises récoltes conduisent à la création d'un conseil des subsistances, destiné à faire face aux menaces de pénurie alimentaire.

.....Pub.....



.....Carte postale ancienne.....



Rédacteur en chef Campagne
Comité de rédaction, Comité de relecture, Recherches historiques, Photothèque, Mise en page, Responsable de publication : Campagne
Edition sur les presses de la WEYER Ltd & C° Cernay

La Gazette N°77

Le magazine bimestriel de
La Batterie des Grognards de Haute-Alsace
Batterie du 1^{er} Régiment des Grenadiers à pied de la
Garde Impériale
et cantinière de l'Empire (1810)

METEO

Temps beau et chaud sur la majeure partie de la France. Peu de vent sur les côtes et la tramontane pourra se faire sentir quelquefois. Des orages d'été seront à prévoir. Météo des plages : l'eau sera moins chaude à Dunkerque qu'à Biarritz mais pas de beaucoup. Un avis de tempête pourra localement être déclenché. Soyez vigilant ! Les températures seront normales pour la saison.



HOROSCOPE

Cancer : Les bonnes nouvelles n'arrivent jamais seules. Il se pourrait bien que cela change une de vos journées. Les cancers nés le 12, vous risquez de partir en vacances.
Lion : Les plages et la montagne vous attendent. N'hésitez pas à sortir de votre cachette et à arpenter le monde qui vous entoure. Vous y ferez des rencontres. Vous recevrez probablement une carte postale.

.....Le mot du secrétaire.....

Chers lecteurs,
Une fois n'est pas coutume. Tous nos voyages se passaient bien sauf un : celui du retour de Ligny qui fut véritablement épique ; une épopée. Ainsi, nous étions heureux de pouvoir quitter un peu plus tôt que d'habitude ces terres belges et de pouvoir malgré tout, profiter d'une nuit de sommeil, courte, mais néanmoins réparatrice. D'autant plus que plusieurs d'entre nous devaient se rendre au travail et que des mamans avaient leur progéniture à la maison.
Nous partîmes donc joyeux pour des terres alsaciennes quand soudain, après dix kilomètres d'autoroute, notre car devint aussi poussif qu'un asthmatique au retour d'une course de 3000 mètres. Une première halte sur la première aire de repos, un premier diagnostic du docteur Mang Christian, « psychiatre pour car désespéré » à ses heures, et nous repartîmes moins joyeux pour là où on voudra bien nous mener, c'est à dire quelques kilomètres plus loin. Nous dûmes nous immobiliser pour de bon cette fois, sur la B.A.U.

“Venez en Belgique *voir une fois* ! Et nous voilà dans un endroit perdu, oublié de Dieu et des hommes et toujours pas de décision prise. Nous étions laissés à notre sort. En attendant que quelque chose se passe, j'allais assouvir un besoin naturel le long d'une clôture pour m'apercevoir, après, que celle-ci était électrifiée. Mais même là, ma bite ne fit pas d'étincelle.
A la nuit tombée, nos dépanneurs nous amenèrent dîner dans une pizzeria locale sise à 3 km. Une vraie expédition ! Non seulement, le patron consentit à ouvrir plus tard mais nos dépanneurs revinrent nous rechercher vers 23 heures. L'hospitalité belge n'est pas une légende. Notre chauffeur nous indiqua qu'un autre car venait de partir de Strasbourg pour nous porter secours. Il ne nous restait plus qu'à attendre. Et en effet vers 3 heures du matin, c'est un car scolaire, qui nous repêcha. C'était mieux que rien mais nous rentrâmes le lendemain à 10 heures 30 dans un car fumant de fatigue.

Le baron Henri Rottembourg (1769 –1857)

Henri Rottembourg naquit le jeudi 6 juillet 1769 à Phalsbourg. Il entre le 16 septembre 1784, à quinze ans, comme soldat au régiment du Royal-Hesse-Darmstadt, l'ancien Royal-Bavière, qui prend en 1791, l'appellation du 94^e régiment d'infanterie (et non le 84 comme relevé par ailleurs).

Il est nommé caporal-fourrier le 1^{er} janvier 1791, sergent, adjudant-sous-officier, sous-lieutenant et lieutenant les 1^{er} mai, 26 août, 1^{er} septembre et 15 octobre 1792. Il fit les campagnes de 1792 (Valmy) à l'an II aux années du Centre, du Nord et des Ardennes.

Le 6 germinal de l'An II (26 mars 1794), deux bataillons du 94^e d'infanterie forment à Givet, avec les grenadiers de la Marne (4^e et 6^e), la 172^e demi-brigade de bataille. Il y est nommé le 1^{er} frimaire an III (21 novembre 1794), capitaine-adjudant-major. Il sert de l'an III à l'an IX aux armées de Sambre-et-Meuse, de Mayence, d'Angleterre et d'Italie. Blessé d'une balle à la cuisse droite, à l'affaire du 6 germinal an VII (26 mars 1799), devant Vérone, où il se trouvait à la tête des tirailleurs, il combat pendant toute l'action.

Dans le mois de frimaire an VIII (décembre 1799), il se fait particulièrement remarquer lors de la retraite du général Suchet sur le Var, et obtint, le 10 fructidor (28 août 1800) suivant, le grade de chef de bataillon. Le 4 nivôse an IX (25 décembre 1800), au passage du Mincio, il charge l'ennemi à la baïonnette, concourt puissamment au succès de cette journée, et, le 5 nivôse, il prend une part glorieuse à la reddition du fort de Borghetto et y porta au commandant autrichien les articles de la capitulation.

Major du 56^e régiment de ligne le 30 frimaire an XII (22 décembre 1803) et membre de la Légion



d'honneur le 4 germinal (25 mars 1804), il passe, avec le grade de chef de bataillon, dans les chasseurs à pied de la Garde impériale, le 1^{er} mai 1806. Il sert à la grande armée de l'an XIV à 1807, et gagne à Iéna, le 20 octobre, le galon de colonel du 108^e régiment et la croix d'officier de la Légion d'honneur, le 7 juillet suivant. Il prend part aux guerres de Prusse, de Pologne et d'Autriche de 1807 à 1809 et est blessé à Wagram.

Il ne rentre en France qu'en 1811, et est nommé général de brigade le 21 juillet. Attaché à la Garde impériale en qualité d'adjudant-général au 1^{er} régiment des grenadiers à pied, avec Berthezène, il passe en Espagne puis fut rappelé l'année suivante. Il fait la guerre de 1812 en Russie, et est renvoyé en France pour y réorganiser, avec habileté, une partie de l'infanterie de la Garde impériale. Il est fait, le 14 mai 1813, commandeur de la Légion d'honneur.

Il se distingue à Lützen, Bautzen, Dresde, Leipzig et Hanau et est promu général de division le 20 novembre.

Pendant la campagne de France de 1814, il commande, la 5^e division de la jeune Garde. Il est des combats de Brienne, de Champaubert et de Montmirail.

Lors de la première Restauration, le 27 juin 1814, Louis XVIII le nomme chevalier de Saint-Louis, inspecteur général de l'infanterie, et grand officier de la Légion d'honneur le 14 février 1815.

Le 30 avril, il commande la 6^e division du 2^e corps d'observation. Il passe durant les Cent-jours, le 18 mai, à celui de la 15^e division de l'armée du Rhin. Il repousse avec elle un corps autrichien et débloque Strasbourg.

Mis à la retraite le 9 septembre 1815, il est rappelé le 29 mars 1816. A partir du 25 octobre 1817, il est à l'inspection générale de l'infanterie. Le 7 novembre 1821, il est président du comité pour l'infanterie. Le 12 février 1823, il prend le commandement de la division des Pyrénées-Orientales, et reçoit, le 23 mai 1825, la croix de commandeur de Saint-Louis.

Le 9 août 1820, Charles X le place à la tête de la 16^e division militaire à Lille. Il y reçoit la décoration de grand-croix de la Légion d'honneur.

Ecarté après les événements de 1830, il reprend du service le 10 février 1831. Chargé, le 5 juillet 1832, de l'inspection générale de l'infanterie dans les 11^e et 20^e divisions militaires, il est appelé, le 1^{er} décembre suivant, au commandement de la 18^e division à Dijon. A sa demande, il est admis à la retraite le 1^{er} juillet 1834.

Il s'éteint le mardi 8 février 1857 à Montgeron sur ses terres où il s'était retiré depuis plus de vingt ans, à l'âge de 87 ans.

Son nom est inscrit sous l'arc-de-triomphe de l'Étoile.

Campagne (sources : Biographies militaires, Les armées de la Révolution,

Ligny 2011

C'était un samedi de fin de mai que nous partîmes joyeux pour des terres lointaines. Nous partîmes à treize seulement mais nous passâmes un excellent moment tous ensemble. Cependant, à « 13 », nous aurions dû nous méfier...

Il était cinq heures du matin et j'avais des frissons à l'idée de retourner sur une terre historique en Belgique, non loin de Waterloo, des Quatre-bras et de Jemmapes : à Ligny.

16 juin 1815 – 28 mai 2011. Un temps mitigé nous accompagnerait tout ce week-end. Lorsque les grognards furent fin prêt, Christian, notre chauffeur du moment démarra en trombe autant qu'il le put avec son car et se fit fort de nous emmener du côté de Namur ce qu'il put faire sans problème. Au bout d'un voyage sans histoire hormis celle que nous nous racontions dans le car, nous prîmes possession d'un internat de jeunes filles avec juste l'internat et sans les jeunes filles. Faut pas rêver ! C'était une grande bâtisse un peu isolée sise dans un endroit très calme. Nous y avions moult chambres et de la place à en revendre. J'en ai pris une pour moi tout seul au 2^e étage, alors que les autres grognards s'agglutinèrent comme des otaries sur un bout de rocher à marée haute, au premier. Ce doit être l'instinct grégaire pour certains ou « des relents inavoués d'un reste du « Fucking Blue Boy » pour d'autres. Je ne sais pas et cela ne nous regarde pas... » auraient dit *Les Inconnus* sur Antenneu-2.

Ensuite, nous partageâmes le pain et le vin, si peu, dans ce qui devait être une salle à manger puis nous nous mîmes en tenue et partîmes aussitôt vers Ligny.

Pour le premier temps des festivités, nous eûmes droit à un petit rassemblement au monument commémoratif de la bataille de 1815



palais délicats. L'après-midi fut pour nous une suite d'aubades et un concert que nous jouâmes le soir. Nous eûmes également le plaisir de retrouver nos amis du 4^e léger de Boulogne et notamment le « général » Lamesch avec qui nous échangeâmes quelques instants d'amitié et de bonhomie.

Le lendemain, après un petit-déjeuner copieux et fort sympathique au lieu-dit, la « ferme d'en bas », nous assistâmes à la messe du souvenir et les roulements de nos tambours, leurs pianos et leurs forte ainsi que, haut perché, le fifre de Serge, s'amplifièrent de part la majesté de l'endroit et rehaussèrent magnifiquement la cérémonie. Nous y donnâmes notamment un splendide « Réveil de la Garde » qui résonna pleinement sous les voûtes de l'église Saint-Lambert. Aaaaah ! Notre ami Christophe dispose d'un bien bel organe avec lequel il joue à merveille. « Il faut juste souffler dedans ! » Nous dit-il le plus modestement du monde.

La messe terminée, nous sortîmes pour nous rendre au monument aux morts de la Grande Guerre où le bourgmestre y déposa une gerbe. Puis ce fut le retour vers le bivouac pour le repas de midi où rien n'y manqua. Nos amis belges décidément savent recevoir. Une aubade par-ci, une autre par-là, nous occupions terrain et nos auditeurs ronronnaient de ravissement et appréciaient comme toujours le rigodon tapageur suivi de notre escarmouche au tambour. « Alleï ! Ca est drôlement bien, dîtes voir ! Ca, on n'a jamais vu ici ! » Pouvaient-on entendre dans la foule rassemblée. Il faut dire que c'est un réellement beau morceau visuel.

Puis, c'est vers quinze heures trente que nous laissâmes Ligny derrière nous, pour retourner à l'internat, quitter notre déguisement, comme dirait Jean-François, nous mettre à l'aise et en civil et rentrer vers notre Alsace bien-aimée. Enfin ! Essayer.



Boulogne-sur-Mer 2011 (suite)

Pour une fois, c'est au milieu d'une foule ravie et compacte que nous arrivâmes sur une place qui voit depuis 20 ans, depuis que le 4^e léger existe, défilé des soldats de l'Empereur, de Georges III, d'Alexandre et d'ailleurs. C'est en assistant à une de ces festivités que je me suis « engagé » au côté de Michel Lamesch, le « fondateur créateur principal » du 4^e suscité. Il y avait foule ce samedi place Dalton et il y avait l'Empereur que figurait Frank Sanson, président de l'association « Empire 1804 ».

Puis ce fut le sacre. Nous nous installâmes dans la basilique, pleine à craquer. Les cloches sonnèrent pendant un quart d'heure à toutes volées. Un présentateur commentait en détail le déroulement de la cérémonie en remettant à sa place la symbolique choisie et qui fut tellement dénaturée par la suite. « A l'arrivée de l'Empereur, expliquait le journaliste du moment, un tonnerre d'applaudissement se fit entendre. Alors, se fut un officier de la Garde qui se lança le premier, suivit par un deuxième quidam, puis toute la basilique, par empathie, s'enflamma. De quoi faire tourner les têtes ! L'important dans le sacre, fut le visuel des tenues. Nous admirions celles des officiers supérieurs valant parfois 15000 euros pièce. Quant aux femmes, elles portaient bijoux et diadèmes. Un vrai défilé de haute couture version 1^{er} Empire. C'était extraordinaire ! Nous étions bluffés. La tenue du sacre coûta, paraît-il, 35 000 euros et il y en eut pour plus de 240 000 euros de tenues pour les dignitaires de l'Empire. A la fin de la cérémonie, mille cœurs lancèrent deux vibrant « Vive l'Empereur ! » qui vinrent exploser sous la nef alors que Napoléon 1^{er}, alias Sanson, sortait à la suite de l'impératrice.

Puis, nous sortîmes et sur les marches de la basilique, nous offrîmes une

aubade. Il faisait un vent glacial qui soufflait en rafale. Un vrai temps de 2 décembre. Nous craignons pour nos bonnets à poils qui quelquefois, oscillaient dangereusement. Comme il faisait froid ! Avec ses -10, -20, -30, c'était le « Noooooord » ! Tous nos auditeurs étaient emmitouflés dans des doudounes, des anoraks ou des polaires. Les



chasse-neige et les brise-glace étaient prêts. Au bout d'une vingtaine de minutes, nous nous dirigeâmes vers un restaurant attendant à la basilique où... la terrasse nous avait été réservée. Mais dehors avec 5°, c'était trop peu pour nos anatomies fragiles. Après

force palabre, nous fûmes conviés à la table de l'Empereur, à l'intérieur. Nous fîmes ripaille de moules et de frites comme il se doit et nous offrîmes à notre Sire, un de nos plus beaux *Dragons de Noailles* à l'impromptu dont lui et notre ami Lamesch furent fort émus. Repus comme des outres et régalez comme un soir de communion, nous reprîmes le chemin de notre quartier.

Le lendemain, nous retournâmes dans la vieille ville, dans la cour du château. A l'abri des murs vénérables, nous donnâmes une aubade en présence des troupes et de notre Sire. Nous offrîmes de nouveau, un magnifique *réveil de la garde* dont personne ne trouva rien à redire. En même

temps, nous nous laissions bercer par les morceaux auxquels participés nos deux fifres. Quel régal pour les oreilles ! L'Empereur nous redemanda un « *Dragons de Noailles* » que bien sûr nous lui offrîmes. Le public présent se laissa emporter par le spectacle. Nous terminâmes par un petit tour au bivouac avant de prendre notre pause déjeuner.

L'après-midi, nous donnions un petit concert au milieu des badauds maintenant nombreux sous les premiers rayons de soleil du week-end. Enfin, pour clore ces festivités, on nous demanda une ultime participation avant le départ de l'Empereur et du coup, le nôtre. Notre retour se fit sans histoire et il ne fallut pas longtemps pour que, perclus de fatigue, la nuit pesa sur nos paupières.



Campagne

Boulogne-sur-Mer 2011

Le vendredi 27 mai à 24 heures ou le samedi 28 à 0 heure, nous avons rendez-vous au *relais du joyeux postillon Martin KEN*, sis à Bollwiller, où notre chariote nous attendait, toute ferrée avec point de bœufs pour tirer. Comme d'habitude venant de loin et redoutant les outrages et les aléas du temps, notre grenadier était arrivé bien à l'avance, avant même les grognards encore en répétition, avant même le chauffeur qui devait nous conduire au bord de la Manche, vers et en la bonne ville de Boulogne-sur-Mer.

Boulogne-sur-Mer, 1^{er} port de pêche français et terre d'Histoire depuis l'Antiquité puisque que c'est depuis Boulogne où plutôt Portus Itius que Jules César, un autre empereur, s'était préparé à envahir la Bretagne de l'époque. (Cf *Astérix chez les bretons*). Un autre Empereur, français celui-là, aura 1800 ans plus tard les mêmes desseins. Boulogne est une ville dynamique où l'ancien côtoie le nouveau. On y parle pas le « ch'ti » mais un dialecte, ou plutôt un sabir assez proche. Les « che » et les « que » cèdent la place à des « eille » qui doivent faire office de virgule tout comme les « con » en provençal. Exemple : « Euj prends un cafeille al terrasseille deul plache eud l'hôtel eud'villeille ». Pour bien faire, il faut prononcer avec une pomme de terre chaude dans la bouche.

Revenons à nos moutons ! Minuit arrivant, les grognards arrivèrent également quasiment tous en même temps. D'abord, Jean-Maurice suivi de très près de Jean-François et ainsi de suite. J'avais beaucoup de plaisir à retrouver mes vieux copains. Rapidement, ils formaient comme ce que les militaires nomment dans leur

jargon : « une boule de feu » et qui ressemblait plutôt à une foule de bœufs tant ils étaient affairés à courir dans tous les sens, à décharger leurs impedimenta et à les ranger dans le car. On aurait cru des ours à la foire au miel. Lorsque tout fut en ordre, chacun s'installa là où il en avait l'habitude. Dédé en retraite, ce fut Pierre, dit « Pierrot les doigts de fée » dans le milieu, qui nous amena de l'autre côté de la France.

La nuit était sombre et presque froide en cette fin de mai. Une vraie nuit d'automne. Les hirondelles étaient pourtant bien là, mais tellement discrètes. Le printemps devait courir dans les bois et même la lune, céleste fanal, se cachait de temps en temps derrière un nuage blafard et famélique. Il était minuit passé. La fraîcheur était dehors mais la chaleur se tenait dans nos cœurs. La bonne humeur qui régnait chez nous, palliait à tout le reste. Et puis si les fleurs manquaient à l'extérieur, nous avons, nous, trois magnifiques roses, des plus belles. De leur présence, elles égayaient notre présent. La première, joue du tambour, la seconde du fifre et la troisième de rien. Mais sans elle, nos défilés ne seraient sans attrait, terne et sans cachet. Elle est blonde mais les quelques mèches qui lui parcourent le chef, font comme des lueurs d'espoir. Tout n'est donc pas perdu.



L'heure tardive et sous le couvert du manteau de la nuit, nous n'avons pas vu grand chose du ruban d'asphalte de huit cents kilomètres qui nous mena quasiment au bord de la mer. L'aube vint sans que l'on s'en rende compte et lors d'une halte obligatoire, nous prîmes ensemble un petit-déjeuner. Une petite heure plus tard, nous reprenions la route et vers onze heures, nous arrivâmes enfin à destination. Nous nous arrêtrâmes sur parking dans la zone portuaire de Boulogne et vers treize heures, nous prîmes possession de nos quartiers à l'hôtel « Fort Mulin ». Personnellement, j'avais réservé

la « suite Eugénie » mais elle n'était pas disponible. Alors je m'accommodais de la chambre 238.

Nous nous habillâmes de nos uniformes et une heure plus tard, nous étions prêts pour le début des festivités qui démarrèrent non loin de l'endroit où nous avions déjeuné auparavant. Là, nous attendaient les troupes aux uniformes usés du troupiier et chamarrés des officiers d'empire. C'était magnifique. Nous prîmes place comme il se doit en tête du dispositif et quand bien même l'ordre n'était pas d'époque, notre drapeau fit office de tête de colonne. Peu importe la réalité historique, seul compte le spectacle des yeux, des oreilles. J'étais le plus beau, donc j'ouvrais le défilé en compagnie de Christelle la belle et de Christian le beau aussi mais moins. Derrière, suivaient la Batterie des Grognards, derrière encore des centaines d'uniformes différents pour faire de cette parade un régal pour les sens. Les Boulonnais, bien présents, ne s'y sont pas trompés.

.....Rubrique historique.....

La bataille du bout du monde – Tamatave 20 mai 1811

A l'autre bout du monde se déroula dans l'océan indien de 1809 à 1811 la campagne de l'Île Maurice dont l'aboutissement, le 20 mai 1811, en fut la bataille de Tamatave ou de Madagascar. Elle opposa quatre vaisseaux britanniques à trois français. Ce fut la dernière tentative française pour renforcer la garnison de l'île de France (Maurice) qui venait d'être capturée.

En août 1810, l'escadre française de l'Île de France remporta la plus importante victoire navale de l'Empire lorsqu'elle captura ou détruisit quatre frégates de la Navy à la bataille de Grand Port (Île de la Passe). Après cette bataille, les amiraux reconnurent que la campagne serait gagnée par le premier capable de renforcer et de ravitailler ses troupes. Or, malgré cette victoire, les bases navales de l'île de France n'avaient ni munitions de guerre, ni vivres pour réparer les dommages infligés aux navires français.

En février 1811, l'Empereur envoya une escadre se composant de trois puissantes frégates, la *Clorinde*, sous les ordres du capitaine Jacques Saint-Cricq, la *Néréide* : capitaine Jean-François Lemaresquier et la *Renommée* : commodore François Roquebert, commandant l'escadre. Chaque navire transportait plus de 200 soldats, nourriture et fournitures militaires. Nous savions que l'île de France avait été capturée, et il avait été ordonné que si l'île était aux mains des Anglais, l'escadre continuerait vers Batavia à Java.

En 1811, la Royal Navy jouissait d'une suprématie navale totale. Pour éviter d'être attaqué alors que nous quitions Brest, nous naviguions de nuit ou durant les orages qui poussaient les Anglais loin des côtes dangereuses. Dans les 18 premiers jours, Roquebert



parcouru 600 miles (1 100 km). Le 24 février, il captura un navire portugais et découvrit à bord, des journaux annonçant l'invasion britannique, mais pas son résultat. Le 18 avril, il passèrent le cap de Bonne-Espérance et le 6 mai à 23 heures, ils arrivèrent au large de l'île de la Passe à l'entrée de Grand Port.

L'Île de France avait été rebaptisée Maurice. La flotte anglaise s'était dispersée et le commandement des forces navales restantes avait été donné au capitaine Philip Beaver. Le 5 janvier, un petit navire avait été capturé au large de Port-Louis (anciennement Port Napoléon) et des messages à bord sur la nature et la destination de l'escadre de Roquebert furent découverts. Les Anglais furent également informés que deux autres frégates, *La Nymphe* et *La Méduse* (celle du *radeau*) se préparaient pour des opérations dans la région.

Conscient de l'arrivée imminente des français, l'amiral Robert Stopford envoya le capitaine James Hillyar à bord du HMS (*His* ou *Her Majesty Ship*) *Phoebe* renforcer Beaver sur l'île Maurice. Beaver ordonna à Hillyar, avec le HMS *Galatea*, commandé par le capitaine Woodley Losack et le HMS *Racehorse*, capitaine James Rippe, de se préparer à l'arrivée du convoi de Roquebert. Beaver commença à éliminer les ports français de l'océan indien occidental en envoyant le brick

HMS *Eclipse* attaquer Tamatave à Madagascar, qui fut capturé le 12 février. En mars, Beaver, à bord du HMS *Nisus* s'apprêta à envahir les Seychelles. Lorsque le 6 mai, les Français apparurent au large de Grand Port, Hillyar avait ses trois navires prêts à appareiller. Dans la matinée du 7 mai, Roquebert apprit que l'île avait été capturée six mois auparavant. Hillyar découvrit Roquebert qui fit des lors, voile vers l'est, loin de Grand Port. L'Anglais lui donna la chasse.

A 4 heures, le 8 mai, Roquebert se rendit compte que ses navires surchargés étaient trop lents et que son poursuivant gagnait rapidement sur lui. A 8 heures, il décida de se battre de front plutôt que d'être dépassé. Hillyar, conscient que son escadre était plus faible, fit demi-tour espérant rejoindre Schomberg à bord de *L'Astrée* et à qui il avait envoyé un message urgent la veille.

Roquebert, aurait voulu d'abord attaquer l'île afin de s'approvisionner en vivre. Malgré une faible garnison anglaise, son plan fut contrecarré par une forte houle. Il continua alors vers l'est, mettant en demi-ration ses équipages, pour atteindre, le 19 mai, Tamatave où la garnison, 100 hommes du 22^e régiment d'infanterie, tous atteints du paludisme, se rendit sans combattre. Les Français réapprovisionnèrent.

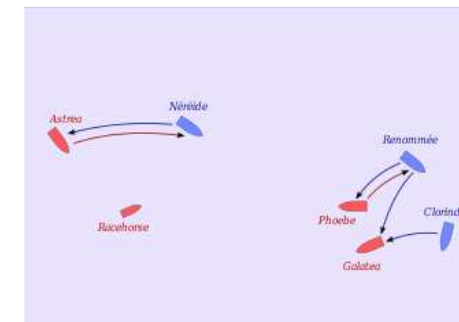
Lorsque Hillyar arriva à Port-Louis, Schomberg assumait immédiatement le commandement de l'escadre et partit le 14 mai à la poursuite des Français. Il se dirigea droit sur Tamatave, le seul point de ravitaillement entre Bourbon et le Cap de Bonne-Espérance quand le 20 mai, les Français furent à portée de vue au large du port.

Au cours de la journée, des vents légers et des périodes de calme empêchèrent les navires de se déplacer. Roquebert termina son

ravitaillement et, à 12 heures, sortit du port en ligne de bataille ; la *Clorinde* suivie de la *Renommée* et la *Néréide*, tandis que les Britanniques, tentèrent de former une ligne avec l'*Astrea* à sa tête sans y parvenir à cause des caprices du vent.

Les tirs commencèrent à 16 heures, quand la *Renommée* engagea l'*Astrea*. La *Phoebe* et la *Galatea* tentèrent de rejoindre la frégate attaquée mais les longues distances et les vitesses lentes firent que peu de dégâts furent à déplorer des deux côtés. L'escadre britannique était graduellement au-delà de la portée des Français. Schomberg tenta désespérément de revenir vers eux. L'escadre de Roquebert commença à fermer la distance, en utilisant la brise pour positionner leurs bordées près de la poupe des navires anglais. Dans cette position, nous déclenchâmes un feu destructeur, la *Clorinde* se concentrant sur la *Phoebe* et la *Renommée* sur la *Galatea*. La frégate la plus en arrière, la *Néréide*, fut incapable de manœuvrer avec succès dans les vents trop légers et resta au-delà de la portée effective de l'*Astrea* et du *Racehorse*. Au cours des deux prochaines heures, la *Néréide* avança sur la *Phoebe*, prenant en sandwich la frégate britannique entre deux adversaires et l'exposa à un feu destructeur. L'absence de vent immobilisa les deux escadres. A 18 heures 30, la brise se leva. Hillyar avança sur la *Néréide*. Les vents trop légers empêchèrent la *Renommée* et la *Clorinde* de venir en aide à Lemaresquier et, une demi-heure plus tard, il fut tué et la frégate si sévèrement endommagée qu'elle fut mise hors de combat.

Pendant que la *Phoebe* et la *Néréide* s'opposaient, la *Renommée* et la *Clorinde* concentraient leurs feux sur la *Galatea*, causant de très sévères



forces. Les Français se regroupèrent à l'appui de la *Néréide*, alors que l'escadre filait au Nord-ouest, vers Madagascar.

En suivant les feux français, Schomberg nous poursuivait de nuit quant à 21 heures 50, la *Clorinde* perdit un homme par-dessus bord et s'arrêta pour lui porter secours. Roquebert fut contraint de se replier et de protéger son convoi, se mettant ainsi directement à côté de l'*Astrea*. Il ouvrit le feu mais fut bientôt encerclé avec le *Racehorse* et la *Phoebe*. Lors d'un engagement féroce, il fut tué à son tour. La frégate française souffrit terriblement et se rendit après qu'un coup du *Racehorse* mit le feu à la soute. Les navires britanniques avaient également terriblement souffert.

Durant la bataille finale de la *Renommée*, le capitaine Saint-Cricq, de la *Clorinde*, refusa de la supporter. Quand la *Renommée* se rendit, il fit voile vers le nord, abandonnant Roquebert et la *Néréide*. Les dommages infligés aux Anglais empêchèrent la poursuite de la *Clorinde*. Le 21 mai, à 2 heures, l'*Astrea* et la *Phoebe* laissèrent filer leur proie. Les trois frégates anglaises rejoignirent la *Renommée* le 21 mai et en prirent le contrôle. Puis Schomberg détacha le *Racehorse* à Tamatave pour s'enquérir de la situation dans le port. Rippe revint le 24 mai et informa Schomberg que la *Néréide* était dans le port et que la ville était aux mains des Français. L'escadre de Schomberg arriva dans l'après-midi du 25. Il envoya dans le port, le *Racehorse* battant pavillon blanc. Rippe présenta au lieutenant François Ponée une demande de reddition qu'il refusa, proposant à la place que l'équipage et la garnison de Tamatave soient rapatriés en France sans conditions si la frégate, la ville et 12 canons étaient livrés à l'escadre britannique. Schomberg accepta et Tamatave ainsi que la *Néréide* se rendirent sans autre effusion de sang.

La *Clorinde* ne fut pas endommagée mais sans port d'attache dans l'océan indien, Saint-Cricq fit voile vers les Seychelles qu'il atteignit le 7 juin. Le 26, il fit escale à Diego Garcia où il s'approvisionna avant de rentrer en France en dépit des ordres qu'il avait reçus. Le 24 septembre, après quelques péripéties, il ancrà vers 17 heures dans le port de Brest. Saint-Cricq fut jugé pour sa forfaiture, pour n'avoir pas aidé Roquebert et pour n'avoir pas suivi les ordres lui enjoignant de rejoindre Batavia si l'Île Maurice était capturée. En mars, il passait en cour martiale, fut exclu de la Légion d'honneur et condamné à trois ans de prison. La *Renommée* devint le HMS *Java* et la *Néréide*, le HMS *Madagascar*.

Cette action qui fit 257 tués et blessés, marque la fin des opérations dans l'océan indien durant les guerres napoléoniennes. La Royal Navy disposait désormais de bases solides et tous déploiements maritimes dans la région requerraient de très importants moyens. L'océan à l'est du cap de Bonne-Espérance était sous contrôle britannique, dans les mains de puissances neutres ou alliées à l'exception de quelques ports hollandais des East Indies.

Campagne